

PAUL VALÉRY

CAHIERS
1894-1914

I

ÉDITION INTÉGRALE
ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
SOUS LA CO-RESPONSABILITÉ DE
NICOLE CELEYRETTE-PIETRI
ET JUDITH ROBINSON-VALÉRY

nrf

GALLIMARD

Avec la collaboration, pour ce volume, de

JEAN CELEYRETTE

MARIA-TERESA GIAVERI

PAUL GIFFORD

JEANNINE JALLAT

BERNARD LACORRE

HUGUETTE LAURENTI

FLORENCE DE LUSSY

ROBERT PICKERING

RÉGINE PIETRA

JÜRGEN SCHMIDT-RADEFELDT

PRÉFACE

I. LES « CAHIERS »

Dans l'histoire de la littérature et de la pensée françaises, voire européennes, les *Cahiers* de Valéry sont une œuvre à nulle autre pareille. S'étendant sur plus d'un demi-siècle, de 1894 à 1945, interrompus seulement par la mort de leur auteur, remplissant un nombre immense de pages, ils ont acquis du vivant de Valéry, et gardé dans une certaine mesure depuis, un statut quasi mythique: le « grand écrivain » levé tous les jours dès l'aube, quoi qu'il advînt, pour noter dans des cahiers d'écolier ce à quoi il tenait le plus, l'essentiel de sa pensée sur les lois de la pensée elle-même.

Pour une fois, le mythe se révèle vrai, tout au moins dans ses grandes lignes. Car à de rares exceptions près, les *Cahiers* sont effectivement les fruits de la méditation solitaire, silencieuse et concentrée de l'aube, moment privilégié où Valéry retrouvait chaque matin avec un sentiment perpétuel de renouvellement toute la gamme des pouvoirs et des virtualités de son esprit. Et ce rendez-vous quotidien avec l'activité mentale la plus pure et dans un certain sens la plus gratuite, se traduisant immédiatement en écriture, il ne voulait effectivement jamais le manquer, en premier lieu parce qu'il s'était promis d'y être toujours fidèle, et ensuite parce que c'était pour lui, sur le plan intellectuel et même sur le plan physique, un véritable besoin, « aussi bizarre, pressant et irréfléchi que le tabac » (C, XXV, 552)¹, sans lequel il se sentait, pour employer ses propres termes, « comme *non-moi-même*, dépaysé dans le sentiment de ma journée » (C, XVI, 793).

1. Le sigle C, ici et ailleurs dans l'édition, renvoie à la publication en fac-similé des *Cahiers* par le C.N.R.S. (1957-61). Le sigle Œ renvoie à l'édition des *Œuvres* de Valéry en deux volumes, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », nouvelle édition, 1980 et 1987. Dans les deux cas, le chiffre romain désigne le volume et le chiffre arabe la page.

Le mythe ne se trompe pas non plus en insistant sur l'idée que ce que Valéry écrivait dans le secret de ses cahiers avait à ses yeux une importance primordiale, dépassant de très loin celle, beaucoup plus restreinte et toute relative, qu'il donnait à ses œuvres publiées en prose et en vers, y compris les plus célèbres. Malgré les moments de doute et de découragement qu'il a connus périodiquement au cours de sa vie, il a montré de plusieurs façons différentes que le grand projet que représentaient les *Cahiers* avait pour lui un prix tout à fait particulier. D'abord par ce qu'il écrit ici et là dans les *Cahiers* eux-mêmes, et qui frappe d'autant plus le lecteur qu'il sait combien Valéry est habituellement avare de louanges lorsqu'il s'agit de sa propre pensée. C'est ainsi que nous lisons, par exemple, dans un cahier de 1925 : « Je m'assure que dans la voie ici indiquée, des esprits meilleurs que le mien trouveront d'assez neuves choses » (C, X, 522), et vingt ans plus tard, dans le contexte émouvant des pages intitulées « Où je me résume » qui figurent juste avant la fin du dernier cahier : « Je crois que ce que j'ai trouvé d'important — *je suis sûr de cette valeur* — ne sera pas facile à déchiffrer de mes notes » (C, XXIX, 908). Mais cette « valeur », quelle que pût être la difficulté pour autrui de la comprendre, Valéry y croyait avec une conviction exceptionnellement forte, comme le prouve le fait que pendant les deux guerres mondiales les cahiers ont été les *seuls* de ses écrits qu'il ait tenu à sauver d'une destruction éventuelle, les descendant dans sa cave pendant les bombardements de 1918, les mettant dans un grand sac en 1939 pour pouvoir, au besoin, les emporter facilement, et les éloignant de Paris en 1940 pour les mettre à l'abri. Ces gestes très éloquents sont confirmés par deux lettres adressées à sa femme en mai et septembre 1918. Dans la première il écrit à propos d'un ancien « stock » de cahiers qu'il venait de retrouver et de relire, non sans satisfaction, que leur perte serait pour lui « irréparable » ; dans la seconde il va encore plus loin, déclarant qu'une telle perte serait une « CATASTROPHE » pour lui. C'est tout dire.

Une troisième preuve du prix que les *Cahiers* ont eu pour Valéry tout au long de son existence a été le nombre de tentatives de classement qu'il en a faites : une première ébauche en 1898, découverte au cours du travail sur cette édition, une deuxième tentative plus soutenue entreprise en 1908 et une troisième, de beaucoup la plus complète, commencée vers 1921 et continuée jusqu'à sa mort. Ces tentatives ont eu, selon les époques et les états d'esprit très fluctuants de Valéry à leur égard, l'un ou l'autre de trois buts : élaborer le meilleur système de classement thématique et conceptuel des milliers, et bientôt des dizaines de milliers, de passages des *Cahiers*, en dégager les idées clés, et tenter d'en faire une synthèse soit pour lui-même, soit pour un public éventuel, mais qui est presque toujours resté très hypothétique. Car en dépit du rêve qui

revenait de temps à autre hanter son imagination de pouvoir un jour extraire des *Cahiers* leur quintessence, et de trouver entre les innombrables éléments qui les composaient les rapports fondamentaux et les grandes lignes de force, Valéry restait dans son for intérieur assez sceptique vis-à-vis de toute volonté de mise en ordre et de systématisation définitive de sa propre pensée, fût-elle même de lui. Une de ses définitions des *Cahiers* est très significative à cet égard : « Ils sont aussi des contre-œuvres, des contre-fini » (C, XX, 678). N'empêche que les efforts considérables qu'il a consacrés au travail intellectuel et aussi matériel sur ces différents classements, dont le dernier en particulier a atteint peu à peu des proportions énormes, montrent à quel point il prenait au sérieux cette recherche de toute sa vie.

En effet, c'est bien de recherche qu'il s'agit, ce qui explique que tant d'hommes de science de toutes les disciplines se soient reconnus en quelque sorte dans les *Cahiers* et qu'ils les aient tellement admirés. Malgré la très grande diversité apparente de leurs thèmes, on peut dire en simplifiant seulement un peu que les *Cahiers* ne sont en réalité qu'une seule longue recherche, à la fois pure et appliquée, autour d'un seul thème central d'où tout part et où tout converge : celui des lois et des mécanismes structuraux du fonctionnement mental. Il importe de souligner que cette question capitale n'était nullement pour Valéry une simple abstraction. Née en 1891-92 d'une profonde révolte intérieure contre l'emprise dévastatrice sur tout son être — esprit, corps, émotions, système nerveux — de sa passion d'adolescent pour « Mme de R. », elle a été dès le début une question vitale, à laquelle il lui fallait absolument savoir répondre pour ne plus souffrir, pour ne plus être obsédé par des idées fixes, pour ne plus être dominé par des processus mentaux irrationnels dont il voulait coûte que coûte pénétrer le secret pour s'en libérer et devenir de nouveau maître de lui-même. Cette expérience si intensément et si intimement vécue, qui a abouti à la crise de la nuit de Gênes, explique pourquoi l'analyse entière du fonctionnement mental dans les *Cahiers* a été fondée d'emblée sur une lutte acharnée contre tout ce qui, dans la vie de l'esprit, pêche contre la raison, la conscience de soi et la rigueur, bref, contre l'ensemble des « idoles » et des « Choses Vagues ». Comme l'écrit Valéry à propos de l'époque de *La Soirée avec Monsieur Teste*, contemporaine des premiers cahiers : « J'étais affecté du mal aigu de la précision. Je tendais à l'extrême du désir insensé de comprendre [...] » (Œ, II, 11).

De comprendre quoi au juste? Rien de moins que ce qui se passe, très exactement, dans l'esprit d'un homme quand il est en train de penser, avec des degrés divers d'abstraction, de conscience, d'intelligence, d'intégration de ses sensations, de ses perceptions, de ses émotions et de ses

souvenirs, et d'utilisation de ses ressources psychiques. Ce qui se passe aussi en lui tout à fait indépendamment du contenu particulier de ses pensées elles-mêmes, qui peuvent être aussi variées, aussi hétérogènes que l'on veut sans modifier d'aucune manière la capacité générale qu'a son cerveau d'en produire par les mêmes procédés un nombre illimité d'autres. Ce que vise Valéry, c'est la connaissance de « toutes les conditions d'une *pensée* qui ne soient pas *telle pensée*, et du comment la spécialité de telle pensée est soumise d'abord, quelle qu'elle soit, à ces conditions » (C, XIII, 831). Cette recherche part du postulat de base que l'esprit n'a rien d'une obscure entité métaphysique, qu'il est au contraire solidement ancré dans un corps (même si le jeune Valéry maintient pour la commodité de certaines notations la distinction entre « ϕ », le physique, et « ψ », le psychique), qu'il est dans un rapport d'interaction complexe et constant avec le monde extérieur, et qu'il doit être envisagé non pas en termes de « facultés » philosophiques ou psychologiques, mais comme une *fonction finie* parmi d'autres de l'organisme humain : « Comme l'homme respire, se meut, digère, ainsi doit-il sentir, connaître, et penser » (C, VIII, 514). Et vingt-deux années plus tard : « Mon idée est fort simple.

Je suis sûr qu'il y a une "mécanique" de l'esprit de laquelle relève *tout* — c'est-à-dire que tout doit pouvoir s'exprimer en termes de fonctionnement » (C, XXVII, 216).

Pour essayer de mener à bien le projet extrêmement ambitieux qu'il s'était fixé dès 1892 et qui se reflète dans ces prises de position plus tardives, Valéry a dû se forger à partir de sa table rase de la nuit de Gênes des instruments d'analyse et de représentation tout à fait nouveaux. Et c'est un des aspects les plus passionnants — les plus touchants aussi — des premiers cahiers de le voir partir en tâtonnant dans tous les sens, mais toujours avec la même volonté de rigueur, pour trouver les instruments les mieux adaptés à son vaste et difficile sujet. Le premier, c'était bien évidemment lui-même : dans l'immense laboratoire mental que sont les *Cahiers* il est à la fois l'expérimentateur, l'expérience et le matériel, se servant avec une précision et une pénétration remarquables de son propre esprit pour observer et scruter jusque dans leurs moindres détails les opérations de l'esprit tout court (par exemple dans ses analyses très fines des mécanismes de la conscience, des rapports souvent antagonistes entre l'intellect et l'émotion, ou encore des différences entre l'activité mentale du rêve et celle de la veille).

Mais il était beaucoup trop lucide quant aux limites de cette situation expérimentale, dans laquelle le risque d'une interférence entre l'observateur et l'objet observé était toujours présent, pour ne pas chercher d'autres outils plus

précis, et surtout un langage aussi complètement « nettoyé » que possible de tous ses à peu près, de toutes ses ambiguïtés, de toutes ses questions mal formulées, de tous les présupposés philosophiques et autres et de tous les vieux mythes et préjugés populaires que les mots transportent avec eux sans que nous le sachions ni le voulions. A côté de ce travail inlassable de purification linguistique, une des grandes constantes des *Cahiers*, Valéry n'a cessé d'y poursuivre un travail parallèle et complémentaire dont on trouvera de nombreuses traces dans cette édition : l'élaboration graduelle de son propre « dictionnaire » intime, composé de mots dont le sens était pour lui parfaitement net, le champ de référence de chacun ayant été clairement et exactement délimité. C'est en pensant à ce « langage self » (où on trouve des mots comme « Système » ou « implexe », des couples de termes comme « formel et significatif », des sigles comme « N + S », des équations comme $I + R = K$), en pensant aussi à tous les mots qu'il a voulu éliminer de son vocabulaire à cause de leur caractère équivoque (dans le domaine psychique des mots comme « âme », « liberté », etc.), que Valéry a dit plus d'une fois avoir passé sa vie à refaire ses propres définitions.

Mais l'outil probablement le plus efficace qu'il ait trouvé pour tenter de mieux cerner les différents aspects des processus mentaux, de leurs structures fondamentales et de leur évolution dynamique dans le temps a été l'emploi de modèles scientifiques très variés, d'abord mathématiques et physiques, plus tard physiologiques et biologiques. Même quand il ne les pousse pas très loin ou qu'il les abandonne en faveur de modèles nouveaux, il montre dans la manière même dont il les applique à la vie de l'esprit un sens extraordinairement juste de ce qu'est un modèle pour un homme de science : non pas, comme il l'a répété maintes fois, une « explication » du phénomène étudié, mais une simple « représentation » de certaines de ses propriétés, une hypothèse de travail toujours provisoire fondée sur des analogies entre le comportement du modèle et celui du phénomène. A l'époque où les premiers cahiers ont été rédigés, c'est-à-dire à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècles, une telle approche du psychisme humain avait quelque chose de très neuf, voire de révolutionnaire, surtout en considérant comme allant de soi qu'on puisse envisager la sacro-sainte « pensée » en termes mathématiques ou physiques. C'est là un des aspects les plus incontestablement modernes des spéculations de Valéry.

Deux des modèles les plus suggestifs parmi ceux, très nombreux, qu'il a envisagés sont celui d'une thermodynamique de l'esprit (comprenant les notions de cycles fermés, de phases, de conservation, de dégradation et d'économie d'énergie, d'entropie et des forces d'auto-organisation que le cer-

veau y oppose) et celui des groupes de transformations et de leurs invariants. Car dans le fonctionnement psychique tel que Valéry le conçoit deux choses qui semblent contradictoires sont vraies simultanément : d'une part tout change sans cesse, les sensations, les images, les idées, etc. se succédant et se substituant à l'infini, et d'autre part certaines structures de la pensée ou de son potentiel restent, et doivent rester, constantes pour que la continuité de l'activité mentale, ainsi que du « moi », puisse se maintenir. D'où une « question capitale » de la psychologie nouvelle dont Valéry voulait jeter les bases dans les *Cahiers* :

« Qu'est-ce qui se conserve à travers tous les états? Qu'est-ce qui se conserve dans le sommeil, le rêve, l'ivresse, l'épouvante, la fureur de l'amour? la démence? » (C, VIII, 4).

Il est caractéristique des *Cahiers* que Valéry ne fasse que *poser* cette question, comme il en pose tant d'autres. Ne pas y répondre — du moins pas tout de suite — ce n'est pas esquiver le problème, mais au contraire éviter le défaut qu'il a tant reproché aux philosophes et aux théologiens comme à l'homme de la rue : vouloir répondre à une question avant de l'avoir bien posée, et même avant de s'être assuré qu'elle a un vrai sens, qu'elle n'est pas un simple produit de traditions intellectuelles héritées du passé ou, pire, du flou du langage, source de tant de questions illégitimes. « Quant à moi, écrit Valéry à ce propos dans une phrase qui est une véritable leçon de méthode, j'ai passé ma vie à chercher des *énoncés* et non des *solutions* » (C, XIII, 663). Les *Cahiers* portent sur presque chacune de leurs pages l'empreinte de cette interrogation perpétuelle qui ne cesse de souligner tout ce qui reste à savoir, à découvrir, et l'extrême difficulté de poser les bonnes questions pour essayer d'y arriver.

Ces réflexions sur l'art des énoncés sont exemplaires d'un autre point de vue : elles illustrent le lien étroit qui existe dans les *Cahiers*, malgré la première impression qu'on peut avoir, entre presque tous les sujets traités (si dissemblables qu'ils puissent paraître) et le thème toujours sous-jacent du fonctionnement mental. Dans ce cas particulier, ce qui préoccupe Valéry au-delà des questions légitimes ou illégitimes, c'est le problème fondamental des rapports entre le langage et la pensée, de la façon dont le langage déforme la pensée, l'infléchissant dans certaines directions, la coulant dans certains moules qui nous empêchent de voir les phénomènes avec un regard vierge. De même, quand il se met de temps à autre à écrire un court poème ou un de ces petits poèmes en prose qui apportent subitement aux analyses abstraites des *Cahiers* tant de chair et de chaleur, il poursuit en réalité sous une tout autre forme son dialogue ininterrompu avec le langage, lui laissant, à travers le jeu souvent étonnant de hardiesse des mots et des images, la liberté de se déployer comme

il veut pour montrer toutes les ressources cachées qu'il contient. Le nombre et la variété de ces poèmes en prose, où percent fréquemment des accents rim-baldiens, et où le sujet et l'objet, l'abstrait et le concret, d'une sensualité parfois intense, le réel et l'imaginaire (ou même l'irrationnel) s'entremêlent et s'échangent d'une façon si complexe, seront pour beaucoup de lecteurs une des révélations de notre édition. Ils mettent fin une fois pour toutes à la légende d'un Valéry écrivain « néo-classique ».

Quant à d'autres sujets ou types d'expression qui paraissent à première vue encore plus éloignés d'une réflexion sur les opérations mentales (la politique, par exemple, ou la religion, ou l'art, ou telle œuvre littéraire que Valéry projette d'écrire, ou telle page de calculs mathématiques), ils appartiennent tous — ou peut s'en faut —, de près ou de loin, directement ou indirectement, au même ensemble. C'est que pour Valéry, à partir du moment où on s'intéresse à l'esprit, on s'intéresse à toutes ses activités possibles, à tous ses produits possibles et à toutes les similitudes de structure ou de visée qu'il peut y avoir entre eux. Comme dans les *Carnets* de Léonard, si souvent présent dans ce premier volume, il n'y a pas dans les *Cahiers* de hiérarchie de sujets : dès lors que l'esprit de Valéry découvre un problème qui retient son attention, dans quelque domaine qu'il se situe, il devient aussi important pour lui que n'importe quel autre, peut-être parce qu'en fin de compte c'est sa pensée *face* au problème, *travaillée* par le problème, ayant à inventer une *stratégie* pour résoudre le problème, qui le fascine et l'empoigne le plus. Et étant donné que c'est le plus souvent la même « méthode », la même démarche intellectuelle qu'il utilise pour aborder n'importe quel sujet, il finit inévitablement — et le lecteur avec lui — par découvrir des rapports tout à fait inattendus entre les domaines en apparence les plus distincts les uns des autres, et par abattre ainsi de très nombreux cloisonnements artificiels. Bien avant l'invention de ce terme, il a mis en œuvre dans les *Cahiers* de la façon la plus naturelle une interdisciplinarité extrêmement poussée, dont n'était exclu aucun genre de spéculation ni aucune forme de création ni aucune sphère d'activité mentale. Le degré de conscience qu'il avait de cette tendance profonde de son propre fonctionnement psychique est attesté par un passage bien connu des *Cahiers* :

« Apologie

La spécialité m'est impossible. Je fais sourire. Vous n'êtes ni poète, ni philosophe, ni géomètre — ni autre. Vous n'approfondissez rien. De quel droit parlez-vous de ceci à quoi vous n'êtes pas exclusivement consacré?

Hélas, — je suis comme l'œil qui voit ce qu'il voit. Son moindre mouvement change le mur en nuages; le nuage en horloge; l'horloge en lettres qui parlent. — C'est peut-être là ma spécialité.

Ma spécialité, c'est mon esprit. Il se connaît, comme vous connaissez, — vous, la famille des phénols; vous, les anomalies des conjugaisons doriennes; et vous, la théorie des formes quadratiques.

Mais le connaître, cette spécialité *infiniment spéciale*, et telle qu'il ne peut y en avoir de plus étroite, a cette particularité qu'elle doit s'exprimer, s'exercer au moyen du vocabulaire le plus étendu. Pour m'entretenir de mon objet si restreint, je suis obligé de *parler* chimie, syntaxe et algèbre. Rassurez-vous : je ne parle que de *lui*; je demeure dans mon canton, qui est deux fois mien. [...] » (C, VI, 163).

Pour connaître à fond son esprit, Valéry ne s'est pas contenté d'étudier les lois qui gouvernent tous ses mécanismes dans le but de pouvoir les généraliser par extension à n'importe quel autre esprit; il a voulu aussi le soumettre chaque matin à un travail régulier et discipliné de « dressage », d'entraînement, pour le rendre plus lucide, plus puissant, plus précis, plus organisé, plus souple et plus libre. D'ailleurs, les deux types de travail allaient forcément de pair, car analyser en eux-mêmes les pouvoirs et les virtualités multiples de l'esprit était pour lui un acte presque toujours inséparable de la volonté d'essayer et de mettre à l'épreuve ces pouvoirs et ces virtualités dans des situations concrètes très variées, tant par le sujet abordé que par le mode d'analyse ou d'expression choisi : à travers un raisonnement logique, une formulation algébrique, une recherche de modèle scientifique, une critique en règle de la philosophie ou de la psychologie traditionnelle, une esquisse littéraire, un dessin du cycle vital d'un arbre ou d'une main tendue qui fait étrangement partie de soi, une aquarelle faisant soudain surgir un bateau à voile dans un paysage méditerranéen, un fragment d'autobiographie, une maxime très condensée, ou une interrogation qui ouvre de nouveau toutes grandes les portes de l'esprit. C'est dans ce sens très large que Valéry appelle ses *Cahiers* des « exercices » (C, III, 339), ou encore des « gammes » quotidiennes (C, XXIII, 387); comme l'athlète ou le musicien virtuose, il entendait par là non seulement la nécessité de se maintenir en état de pouvoir exécuter aussi parfaitement que possible le maximum d'actes — dans son cas d'actes intellectuels — mais aussi de repousser toujours un peu plus les limites de ce qui est faisable ou pensable, de ce qu'on peut oser entreprendre : « TO GO TO THE LAST POINT, écrit-il très tôt, celui au-delà duquel tout sera changé » (C, I, 202). Au niveau le plus élevé, les *Cahiers* sont aussi le miroir et le théâtre de cette tension vers les extrêmes qui propulse l'esprit de Valéry toujours plus loin, de cette grande et héroïque épopée intérieure qui fait que pendant sa vie entière il ne rêve que de se surpasser. Un passage des *Cahiers* écrit peu de temps avant sa mort est extrêmement éloquent à cet égard :

« J'ai posé cette question, il y a 50 ans. *Que peut un homme?* (Teste) [...]

Quant à moi, *jusqu'au bout* fut mon désir 1° en fait d'*intellect* — arriver par manœuvres et exercices d'imagination et self-conscience à former l'idée de nos possibilités [...] par *voie de possession des formes* et transformations, le *groupe de notions*, 2° en fait d'affectivité — sensibilités a) sensorielles — b) AMOUR [...] » (C, XXIX, 765).

Savoir quelles sont et quelles pourraient être ses possibilités dans tous les domaines, sensoriels et affectifs non moins qu'intellectuels, les explorer systématiquement, voir jusqu'où elles peuvent aller, essayer d'en tirer autant de connaissances, d'actes et d'œuvres que possible, transformant ainsi le virtuel en actuel, le savoir en pouvoir et en faire — telle est une des plus belles ambitions des *Cahiers*, ambition à laquelle leur écriture nous invite constamment à participer.

Comment décrire cette écriture si particulière, entièrement tournée vers l'inconnu de la pensée? D'abord, en rappelant sa nature beaucoup plus analytique que littéraire (tout au moins dans le sens conventionnel du terme), ainsi que le fait que presque jamais elle ne s'écarte de son but fondamental et inébranlable d'exploration de l'esprit, y compris de celui qui tient la plume au moment même où il la tient. Elle est donc par définition et par sa démarche la plus intime profondément réflexive, tout en étant, par un paradoxe apparent qui n'en est pas un, fortement dynamique, orientée, « vectorisée » vers une sorte d'au-delà de tout ce que Valéry, réfléchissant et notant à la fois, a déjà cherché et trouvé, pensé et formulé. C'est dans cette optique qu'il convient de lire le passage suivant des *Cahiers*, qui jette une vive lumière sur la façon réelle dont Valéry les concevait :

« Je ne suis pas écrivain, - *écrivain*, car il ne m'importe pas et il m'excède d'écrire ce que j'ai vu, ou senti ou saisi. Cela est fini pour moi. Je prends la plume pour l'avenir de ma pensée — non pour son passé.

J'écris pour voir, pour faire, pour préciser, pour prolonger — non pour doubler ce qui a été » (C, V, 366).

Voilà la raison pour laquelle, même quand il vient de résumer dans les *Cahiers* tel ou tel problème en une synthèse d'une seule phrase succincte, ou bien dans un passage saisissant de conviction et de fermeté, s'étendant sur une ou plusieurs pages, Valéry ne nous donne jamais l'impression d'en avoir fini. Ce qu'il vient d'écrire n'est que l'« état présent » de ses recherches, l'hypothèse qu'il explore actuellement, le résultat qui le satisfait pour le moment ; ce n'est qu'une étape de plus dans la direction du but ultime, qui ne cesse de reculer devant lui au fur et à mesure qu'il s'en approche.

Ce serait une grande erreur, cependant, de croire que cet état de choses le

gêne ou le frustre. Malgré les passages, assez nombreux à certaines époques, où il médite avec un peu de découragement sur le « Système » qu'il n'est jamais arrivé à construire ou sur la suite qu'il n'a pas su donner à l'une ou à l'autre de ses intuitions de jeunesse, il se sent le plus souvent très à l'aise dans un type d'écriture (et de réflexion) qui accepte, et valorise même, son propre statut provisoire. On n'a qu'à établir une courte liste de quelques-uns des termes qu'il applique aux *Cahiers* dans les *Cahiers* eux-mêmes pour s'en convaincre : « tentative » (C, I, 369; II, 479), « premier état » (C, VII, 842), travail « de Pénélope » (C, XII, 606), « des tas d'études [...] un tas de croquis » (C, XV, 72), « les tâtons du matin » (C, XVI, 793), « autodiscussion infinie » (C, I, 229), et, comme pour tout résumer : « Essais, Esquisses, Etudes, Ebauches, Brouillons, Exercices, Tâtonnements » (C, III, 339).

Œuvre, donc, consciemment et volontairement ouverte et comme intrinsèquement inachevée, les *Cahiers* ne manquent pas pour autant, nous l'avons vu, de structure interne. Certains d'entre eux, dits « cahiers parallèles » en raison du fait qu'ils sont tenus à côté des autres, parfois pendant une assez longue période, jouent le rôle de condensateurs de la pensée de Valéry sur un thème précis et délimité. Notre édition en comprendra plusieurs parmi les plus riches, portant sur le langage, le sommeil, la psychologie et les rapports entre la surprise et l'attente. Mais même dans les cahiers ordinaires, où des idées apparemment disparates semblent parfois se côtoyer et se succéder sans arriver à se cristalliser ni à se rejoindre, il y a des moments où, subitement, tout se ramasse dans une synthèse fulgurante. Avec sa lucidité habituelle, Valéry était pleinement conscient de ce phénomène : « Je parle, écrit-il, comme .. un brouillon à travers mes ratures incessantes, surcharges, refus, et parfois une très nette ligne, un mot essentiel se dégage » (C, III, 750).

Ces « très nettes lignes », ces « mots essentiels », c'est au lecteur qu'il appartient de les guetter à chaque instant, pour se donner la satisfaction, en les découvrant et en les rattachant ensuite à tout le reste de ce qu'il vient de lire, de construire les *Cahiers* AVEC Valéry. Tâche difficile et exigeante, certes, mais aussi extraordinairement excitante pour l'esprit. Aucune autre grande œuvre française, peut-être (même pas les *Pensées* de Pascal, beaucoup plus visiblement unifiées dans leur thème), n'offre au lecteur un tel défi et en même temps une telle possibilité de participation à part entière à l'élaboration d'une pensée. Tout ce que Valéry a écrit sur l'apport positif et nécessaire du « consommateur » au travail initial du « producteur », travail qui, sans lui, resterait incomplet, s'applique au plus haut point au texte des *Cahiers*. Le lecteur qui accepte de se lancer avec Valéry dans l'immense entreprise de l'analyse globale de l'esprit et d'y apporter à chaque instant sa propre contribution intellectuelle

sera richement récompensé, surtout s'il refuse de se laisser arrêter par certains obstacles plus apparents que réels. Le premier de ces obstacles est le caractère fragmentaire des notes de Valéry, bien que ce style d'écriture soit devenu depuis Novalis, Nietzsche, Wittgenstein et tant d'autres de plus en plus répandu et de plus en plus goûté par ceux qui se targuent de « modernité ». Chez Valéry, comme chez beaucoup d'écrivains du vingtième siècle, il est étroitement lié au refus de l'achèvement et de la systématisation, laissant ainsi au lecteur la pleine initiative soit de maintenir au cours de sa lecture cet état d'esprit général, soit, au contraire, de l'enfreindre au nom de son besoin personnel de synthèse ou des tentatives de synthèse faites par Valéry lui-même dans ses cahiers parallèles, dans certains grands passages comme celui inspiré par ses retrouvailles avec Gide en 1939 (C, XXII, 199-204) et, plus encore, dans ses classements successifs déjà évoqués. Quelle que soit la solution adoptée par le lecteur individuel, il ne pourra pas manquer d'être fasciné par cette énorme masse de notes dont on sent très bien qu'en fin de compte toutes peuvent être considérées *à la fois* comme fragmentaires et isolées les unes des autres *et* comme formant, dans mille structures virtuelles différentes, mille ensembles différents, tous virtuellement cohérents et ordonnés bien que constamment en mouvement. Quoi de plus stimulant que cette multiplicité de formes que chaque lecteur a le droit absolu de donner aux matériaux bruts que les *Cahiers* lui offrent?

Le deuxième obstacle qu'il aura peut-être à surmonter, c'est leur style souvent elliptique. Ce style s'explique de la façon la plus simple : c'est que Valéry écrit les *Cahiers* pour lui-même et non pas pour nous. Ce dialogue de soi avec soi, cette expérience mentale prolongée où on est simultanément ou successivement sujet et objet, n'est donc pas une œuvre faite pour exposer et démontrer ce que l'auteur « pense » sur tel groupe de sujets. Ce qu'il « pense », il ne le sait pas encore, ou plutôt il ne le sait qu'en partie : il le cherche. Malgré la clarté de beaucoup d'analyses des *Cahiers*, il y en a d'autres qui, étant faites pour Valéry seul et conçues pour une relecture par lui seul, étant en plus considérées par lui comme de simples essais dont un certain pourcentage devait par définition s'avérer infructueux, offrent forcément au lecteur quelques difficultés d'interprétation. Il importe dans ces cas qu'il ne se décourage pas pour autant, qu'il continue sa lecture assez longtemps pour s'imprégner de la manière de penser de Valéry et pour la voir peu à peu prendre forme, se structurant de plus en plus sous ses yeux.

Les notes lui seront aussi d'une grande utilité pour éclaircir des passages qui semblent au premier abord obscurs, mais qui résument en fait tout un aspect de la pensée de Valéry jeté sur le papier de la façon la plus rapide et la

PAUL VALÉRY

Cahiers 1894-1914

I

Les *Cahiers*, la seule œuvre que Valéry acceptait comme pleinement sienne, sont encore, dans leur complexité foisonnante, largement ignorés du grand public. Aucune édition typographique intégrale n'existait jusqu'à ce jour. Ce volume, le premier d'une série qui nous conduira jusqu'en 1914, couvrant les vingt années de formation et de maturation d'une pensée très novatrice, révèle un Valéry presque inconnu. S'ouvrant en 1894 sur le « Journal de bord » du créateur de *Monsieur Teste*, il découvre les débuts d'une recherche alliant rigueur, hardiesse et liberté. La notation quotidienne fut ici, pour un esprit curieux de sa propre démarche mais aussi singulièrement ouvert sur les problèmes de son temps, une manière d'autobiographie intellectuelle. Le jaillissement constant de questions, mêlées d'éclairs poétiques, les analyses incessamment renouvelées, les essais multiples de formalisation des mécanismes mentaux apparaissent d'une grande modernité dans leur écriture fragmentaire qui masque, pourtant, une cohérence profonde.

Cette édition des tout premiers *Cahiers*, dans leur classement définitif, a voulu respecter aussi précisément que possible dans la typographie les rythmes d'écriture et les aspects visuels divers des pages manuscrites, et intégrer souvent dessins, calculs et graphiques, en les explicitant au besoin. Elle est d'autre part éclairée par un appareil critique résolument abondant, élaboré par une équipe internationale et interdisciplinaire de chercheurs. Comportant un grand nombre de pages entièrement inédites, elle permettra de redessiner la figure d'un auteur qui se manifeste de plus en plus comme notre contemporain.



9 782070 711017



87-XII

A 71101

ISBN 2-07-071101-3